

***Textes utilisés pour l'explication des §§ 34 à 38 de la première partie du
Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes.***

Texte n°1.

Certes, bien que les hommes aient ceci naturellement, c'est-à-dire, dès leur naissance, et de ce qu'ils naissent animaux, qu'ils désirent et tâchent de faire tout ce qu'il leur plaît, et qu'ils fuient avec crainte, ou qu'ils repoussent avec colère les maux qui les menacent, toutefois, ils ne doivent pas être pour cela estimés méchants; parce que les affections de l'âme qui viennent de la nature animale, ne sont point mauvaises en elles-mêmes, mais bien quelquefois les actions qui en procèdent, c'est à savoir, lorsqu'elles sont nuisibles et contre le devoir. Si vous ne donnez aux enfants tout ce qu'ils désirent, ils pleurent, ils se fâchent, ils frappent leurs nourrices, et la nature les porte à en user de la sorte. Cependant ils ne sont pas à blâmer, et on ne dit pas qu'ils sont mauvais, premièrement, parce qu'ils ne peuvent point faire de dommage, en après, à cause qu'étant privés de l'usage de la raison, ils sont exempts de tous les devoirs des autres hommes. Mais, s'ils continuent de faire la même chose lorsqu'ils sont plus avancés en âge, et lorsque les forces leur sont venues avec lesquelles ils peuvent nuire, c'est alors que l'on commence de les nommer, et qu'ils sont méchants en effet. De sorte que je dirais volontiers, qu'un méchant homme est le même qu'un enfant robuste, ou qu'un homme qui a l'âme d'un enfant; et que la méchanceté n'est autre chose que le défaut de raison en un âge auquel elle a accoutumé de venir aux hommes, par un instinct de la nature, qui doit être alors cultivée par la discipline, et qui se trouve déjà assez instruite par l'expérience des dangers et des infortunes passées. Si ce n'est donc que l'on veuille dire, que la nature a produit les hommes méchants, parce qu'elle ne leur a pas donné en les mettant au monde les disciplines, ni l'usage de la raison, il faut avouer qu'ils peuvent avoir reçu d'elle le désir, la crainte, la colère, et les autres passions de l'âme sensitive, sans qu'il faille l'accuser d'être cause de leur méchanceté.

Hobbes, *Le Citoyen*, préface, trad.. Sorbière, GF-Flammarion, pp. 72-73.

Texte n°2.

264. La pitié est souvent un sentiment de nos propres maux dans les maux d'autrui. C'est une habile prévoyance des malheurs où nous pouvons tomber; nous donnons du secours aux autres pour les engager à nous en donner en de semblables occasions; et ces services que nous leur rendons sont à proprement parler des biens que nous nous faisons à nous-mêmes par avance.

La Rochefoucauld, *Réflexions ou Sentences et Maximes morales*.

Texte n°3.

Qui serait capable de décrire tous les mouvements d'horreur qui se succéderaient à une semblable vue? Qu'on me présente la vertu la plus brillante que jamais les moralistes aient célébrée, et qui ait paru telle, et à celui qui en était orné, et à ceux qui en étaient les heureux témoins. Montrez-moi, par exemple, la Bravoure ou l'Amour de la Patrie, vertus qui paraissent avoir le plus d'éclat. Que la première soit, autant qu'il vous pâlira séparée de la Vanité et de la Colère, et celle-ci de l'Amour et de la Gloire et de l'Intérêt. Cependant ces vertus ne seront jamais si pures ni si distinctes, que cette pitié le serait de toute autre passion. Est-il besoin de vertu, ou de renoncement à soi-même, pour être ému à la vue d'une scène aussi tragique? Je le dis sans détour. Un homme plein de sentiments d'humanité et de pitié, aussi bien que le Voleur qui perce les maisons, ou le Meurtrier, éprouveraient tous également d'affreuses angoisses en pareille occasion. Quelques malheureuses que pussent être les circonstances d'un Homme, il oublierait dans ces moments tous ces malheurs, uniquement saisi du triste sort de l'infortuné objet qui frappe ses yeux. La passion la plus violente céderait à cette pitié, et il n'est point de cœur si endurci, ni si occupé d'une autre passion, qui puisse s'empêcher de souffrir à une telle vue, mille fois plus touchante qu'on ne peut la décrire.

Mandeville, *La Fable des Abeilles*, II, 28.

Texte n°4.

MAINTENANT

I

APRÈS LA BATAILLE

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait : -A boire! à boire par pitié!
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit : - Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé.
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père en criant : - Caramba !
Le coup passa si près, que le chapeau tomba,
Et que le cheval fit un écart en arrière.
- Donne-lui tout de même à boire, dit mon père.

II

LE CRAPAUD

Que savons-nous ? Qui donc connaît le fond des choses ?
Le couchant rayonnait dans les nuages roses ;
C'était la fin d'un jour d'orage, et l'occident
Changeait l'ondée en flamme en son brasier ardent ;
Près d'une ornière, au bord d'une flaque de pluie,
Un crapaud regardait le ciel, bête éblouie ;
Grave, il songeait ; l'horreur contemplant la splendeur.
(Oh! pourquoi la souffrance et pourquoi la laideur ?
Hélas! le bas-empire est couvert d'Augustules,
Les Césars de forfaits, les crapauds de pustules,
Comme le pré de fleurs et le ciel de soleils.)
Les feuilles s'empourpraient dans les arbres vermeils ;
L'eau miroitait, mêlée à l'herbe, dans l'ornière :
Le soir se déployait ainsi qu'une bannière ;
L'oiseau baissait la voix dans le jour affaibli ;
Tout s'apaisait, dans l'air, sur l'onde ; et, plein d'oubli,
Le crapaud, sans effroi, sans honte, sans colère,
Doux, regardait la grande auréole solaire ;
Peut-être le maudit se sentait-il béni ;
Pas de bête qui n'ait un reflet d'infini ;

Pas de prunelle abjecte et vile que ne touche
L'éclair d'en haut, parfois tendre et parfois farouche ;
Pas de monstre chétif, louche, impur, chassieux,
Qui n'ait l'immensité des astres dans les yeux.
Un homme qui passait vit la hideuse bête,
Et, frémissant, lui mit son talon sur la tête ;
C'était un prêtre ayant un livre qu'il lisait ;
Puis une femme, avec une fleur au corset,
Vint et lui creva l'œil du bout de son ombrelle ;
Et le prêtre était vieux, et la femme était belle ;
Vinrent quatre écoliers, sereins comme le ciel.
-- J'étais enfant, j'étais petit, j'étais cruel ; --
Tout homme sur la terre, où l'âme erre asservie,
Peut commencer ainsi le récit de sa vie.
On a le jeu, l'ivresse et l'aube dans les yeux,
On a sa mère, on est des écoliers joyeux,
De petits hommes gais, respirant l'atmosphère
A pleins poumons, aimés, libres, contents, que faire
Sinon de torturer quelque être malheureux ?
Le crapaud se traînait au fond du chemin creux.
C'était l'heure où des champs les profondeurs s'azurent ;
Fauve, il cherchait la nuit ; les enfants l'aperçurent
Et crièrent : - Tuons ce vilain animal,
Et, puisqu'il est si laid, faisons-lui bien du mal !
Et chacun d'eux, riant, — l'enfant rit quand il tue —
Se mit à le piquer d'une branche pointue,
Élargissant le trou de l'œil crevé, blessant
Les blessures, ravis, applaudis du passant ;
Car les passants riaient ; et l'ombre sépulcrale
Couvrait ce noir martyr qui n'a pas même un rôle,
Et le sang, sang affreux, de toutes parts coulait
Sur ce pauvre être ayant pour crime d'être laid ;
Il fuyait ; il avait une patte arrachée ;
Un enfant le frappait d'une pelle ébréchée ;
Et chaque coup faisait écumer ce proscrit
Qui, même quand le jour sur sa tête sourit,
Même sous le grand ciel, rampe au fond d'une cave ;
Et les enfants disaient : - Est-il méchant! il bave !
Son front saignait, son œil pendait ; dans le genêt
Et la ronce, effroyable à voir, il cheminait ;
On eût dit qu'il sortait de quelque affreuse serre ;
Oh! la sombre action! empirer la misère!
Ajouter de l'horreur à la difformité!
Disloqué, de cailloux en cailloux cahoté,
Il respirait toujours ; sans abri, sans asile,
Il rampait ; on eût dit que la mort difficile
Le trouvait si hideux qu'elle le refusait ;
Les enfants le voulaient saisir dans un lacet,
Mais il leur échappa, glissant le long des haies ;
L'ornière était béante, il y traîna ses plaies
Et s'y plongeait, sanglant, brisé, le crâne ouvert,
Sentant quelque fraîcheur dans ce cloaque vert,
Lavant la cruauté de l'homme en cette boue ;

Et les enfants, avec le printemps sur la joue,
 Blonds, charmants, ne s'étaient jamais tant divertis ;
 Tous parlaient à la fois, et les grands aux petits
 Criaient : - Viens voir! dis donc, Adolphe, dis donc,
 Pierre,
 Allons pour l'achever prendre une grosse pierre !
 Tous ensemble, sur l'être au hasard exécré,
 Ils fixaient leurs regards, et le désespéré
 Regardait s'incliner sur lui ces fronts horribles.
 -- Hélas! ayons des buts, mais n'ayons pas de cibles ;
 Quand nous visons un point de l'horizon humain,
 Ayons la vie, et non la mort, dans notre main. -
 Tous les yeux poursuivaient le crapaud dans la vase ;
 C'était de la fureur et c'était de l'extase ;
 Un des enfants revint, apportant un pavé,
 Pesant, mais pour le mal aisément soulevé,
 Et dit : - Nous allons voir comment cela va faire.
 Or, en ce même instant, juste à ce point de terre,
 Le hasard amenait un chariot très lourd
 Traîné par un vieux âne éclopé, maigre et sourd ;
 Cet âne harassé, boiteux, lamentable,
 Après un jour de marche approchait de l'étable ;
 Il roulait la charrette et portait un panier ;
 Chaque pas qu'il faisait semblait l'avant-dernier ;
 Cette bête marchait, battue, exténuée ;
 Les coups l'enveloppaient ainsi qu'une nuée,
 Il avait dans ses yeux voilés d'une vapeur
 Cette stupidité qui peut-être est stupeur,
 Et l'ornière était creuse, et si pleine de boue
 Et d'un versant si dur, que chaque tour de roue
 Était comme un lugubre et rauque arrachement ;
 Et l'âne allait geignant et l'ânier blasphémant ;
 La route descendait et poussait la bourrique ;
 L'âne songeait, passif, sous le fouet, sous la trique,
 Dans une profondeur où l'homme ne va pas.

Les enfants, entendant cette roue et ce pas,
 Se tournèrent bruyants et virent la charrette :
 -Ne mets pas le pavé sur le crapaud. Arrête!
 Crièrent-ils. Vois-tu, la voiture descend
 Et va passer dessus, c'est bien plus amusant.

Tous regardaient.

Soudain, avançant dans l'ornière
 Où le monstre attendait sa torture dernière,
 L'âne vit le crapaud, et, triste, -- hélas! penché
 Sur un plus triste, -- lourd, rompu, morne, écorché,
 Il sembla le flairer avec sa tête basse ;
 Ce forçat, ce damné, ce patient, fit grâce ;

Il rassembla sa force éteinte, et, roidissant
 Sa chaîne et son licou sur ses muscles en sang,
 Résistant à l'ânier qui lui criait : Avance!
 Maîtrisant du fardeau l'affreuse connivence,
 Avec sa lassitude acceptant le combat,
 Tirant le chariot et soulevant le bât,
 Hagard, il détourna la roue inexorable,
 Laissant derrière lui vivre ce misérable ;
 Puis, sous un coup de fouet, il reprit son chemin.
 Alors, lâchant la pierre échappée à sa main,
 Un des enfants -- celui qui conte cette histoire -
 Sous la voûte infinie à la fois bleue et noire,
 Entendit une voix qui lui disait : Sois bon!

Bonté de l'idiot! diamant du charbon!
 Sainte énigme! lumière auguste des ténèbres!
 Les célestes n'ont rien de plus que les funèbres
 Si les funèbres, groupe aveugle et châtié,
 Songent, et, n'ayant pas la joie, ont la pitié.
 O spectacle sacré! l'ombre secourant l'ombre,
 L'âme obscure venant en aide à l'âme sombre,
 Le stupide, attendri, sur l'affreux se penchant ;
 Le damné bon faisant rêver l'écu méchant!
 L'animal avançant lorsque l'homme recule!
 Dans la sérénité du pâle crépuscule,
 La brute par moments pense et sent qu'elle est sœur
 De la mystérieuse et profonde douceur ;
 Il suffit qu'un éclair de grâce brille en elle
 Pour qu'elle soit égale à l'étoile éternelle ;
 Le baudet qui, rentrant le soir, surchargé, las,
 Mourant, sentant saigner ses pauvres sabots plats,
 Fait quelques pas de plus, s'écarte et se dérange
 Pour ne pas écraser un crapaud dans la fange,
 Cet âne abject, souillé, meurtri sous le bâton,
 Est plus saint que Socrate et plus grand que Platon.
 Tu cherches, philosophe ? O penseur, tu médites ?
 Veux-tu trouver le vrai sous nos brumes maudites ?
 Crois, pleure, abîme-toi dans l'insondable amour!
 Quiconque est bon voit clair dans l'obscur carrefour ;
 Quiconque est bon habite un coin du ciel. O sage,
 La bonté, qui du monde éclaire le visage,
 La bonté, ce regard du matin ingénu,
 La bonté, pur rayon qui chauffe l'Inconnu,
 Instinct qui dans la nuit et dans la souffrance aime,
 Est le trait d'union ineffable et suprême
 Qui joint, dans l'ombre, hélas! si lugubre souvent,
 Le grand ignorant, l'âne, à Dieu, le grand savant.

Victor Hugo, *La Légende des Siècles*.